

- N° 21 - Dans le tableau généalogique, p. 24, André (1871-1951) est à mettre avant Louis-Didier (1875-1951)
- p. 29 § 3. 1.6 lire : Notre-Dame du Bon-Secours à Port-Louis
- p. 51 1.8-9 lire : les filles elles-mêmes vont faire leurs études au couvent, à Châteauroux ou à Paris.
- p. 54 1.1. lire : L'un ou l'autre est parrain.
- p. 58 1.14 lire : six ou sept.
- p. 39 1.1 remplacer "feuillées" par "ramées".
- p. 40 1.5-6 lire : André Stanislas Albert : An-dhré des Gachons.
1.16 remplacer imprimant par éditant.
- N° 25 - p. 27 dernier § 1.4 lire : médecine.
- p. 32 1.26-28 lire : L'Etoile rouge, (...), texte de L. Larcade.
- N° 28 - § 3 1.12-16 lire : Alphonse Germain illustre lui-même son "conte" d'un fusain: "ces objets de vos désirs"; "Homme vieilli qu'un ennui sans trêve dévore", Louis Le Cardonnel apporte "Ressouvenir".
- p. 18 av. dern. ligne, lire : Je ne retiendrai.
- p. 27 § 3 1.1 : Accompagné commence un nouveau § 1.4 lire : Suite du
- p. 36 p. 1.3-5 : Après... en cette année 1895; supprimer : outre son Livre, le secrétariat 1895.



ANDRÉ DES GACHONS



EN CETTE FIN D'AOUT

En cette fin d'août jamais la campagne ne m'a paru plus belle. Les blés sont fauchés depuis plusieurs semaines. Je lis, en pleine lumière de midi, les jambes pendantes, assis sur un muret de rocailles.

C'était un curieux été, des journées accablantes succédaient à des nuits particulièrement chaudes, avec tous les deux ou trois jours la régularité d'un orage violent.

Je reposai mon livre sur le petit mur. Le soleil en avait chauffé les pierres. Je me réfugiai à l'ombre d'un arbre feuillu; l'air était allégé. Je songeai qu'un commentaire de ma lecture m'entraînerait; je le réservai. En substance, j'admettais que les meilleures pages de Péladan me faisaient le même effet que l'écoute de Wagner.

Je reprenai le fil de cette scène admirable de Parsifal, lorsque château et tour disparaissent et qu'un jardin empli de fleurs les remplacent.

Parsifal a vaincu les chevaliers de Kling-sor. Les filles-fleurs, d'abord craintives, l'entourent maintenant, lui chantant une mélodie caressante.

"Adieu, adieu!
Toi tendre et rude, toi, sot!"

Parsifal :

"Ne suis-je le jouet d'un rêve"

La haie de fleurs s'ouvre et une femme merveilleuse paraît.

"Est-ce moi, sans nom, qu'on nomme ?"

Et Kundry lui répond :

"Toi même Parsifal, simple et chaste"

L'ombre était agréable, de larges feuilles n'avaient pas un frisson, des insectes volaient. Je m'adossai au tronc moussu et repris la lecture du livret quelques pages avant, lorsque Klingsor dans sa tour, penché vers un puits, appelle la femme. Une vapeur bleuâtre s'élève des profondeurs; des parfums brûlent.

"Debout! Debout! A moi
Ton maître est là, toi l'innommée
Prédiabliesse! Fleur du gouffre!
Jadis Hérodias, quoi encore ?
Gundryzzia là, Kundry ici!
Ici! Ici donc! Kundry!
Ton maître veut : debout!"

Portée par une légère nuée une femme d'une singulière beauté apparaît, gémissante.

Le mage poursuit :

"Dis, où donc rôdais-tu cette fois ?
Fi là chez ces reîtres abjects
Où comme un chien tu te fais traiter?"

Kundry est l'enchanteresse du jardin magique de Klingsor; il peut obtenir d'elle ce qu'il veut, puisqu'elle ne peut résister à ses sortilèges. Contre sa volonté elle exécutera les ordres du sorcier et séduira Parsifal; ainsi elle rendra vaine la prophétie de "l'innocent au coeur pur" pour sa propre perte et celle d'Amfortas.

Kundry est double, son chant de séduction l'est aussi, le sens de son discours est chas-

te, en revanche la sensualité charnelle est dans l'orchestre et dans la voix (instrument de l'orchestre). Seul l'opéra wagnérien peut rendre cette scène; c'est le drame musical, d'une parfaite clarté pour l'expression de nos passions. Si la musique est un système de signes naturels, Wagner les organise pour qu'ils soient les propres reflets de nos mouvements intérieurs.

Je refermai le livret. Ce n'était pas une représentation. Malgré tout j'entendai les notes, les rythmes.

J'aurai aimé reprendre plus longuement cette page, la partition sous les yeux, pour une analyse réelle.

Un volume à portée me sollicita. Des poèmes symbolistes. Dans cette lumière d'août, ces vers avaient la saveur de beaux fruits. Je lisai ces pages d'un plein-midi de notre littérature.

Et c'est la littérature qui, bien avant la musique, m'a amené à Wagner, que je découvris réellement tard. Venant de l'ombre, Parsifal m'ouvrit les portes de son drame. A l'époque j'étais jeune encore, ses personnages vibraient de certitudes étranges.

L'heure du déjeuner était passée. Il fallait rentrer. Je m'engageai dans un petit chemin à travers champ. A un détour la maison m'apparut blonde de lumière.

La pièce où je me tiens donne de plain-pied sur une vague pelouse qui se prolonge par un champ de luzerne. Le soleil est encore très ardent.

La clarté devient frémissante; des senteurs me parviennent.

Un vent d'herbe.

Le soleil baisse. La chaleur devient moins forte. Les fenêtres m'apportent un peu d'air attiédi.

J'ai des livres sur ma table. Dans la bou-

che j'ai encore ce goût de fruits mûrs qu'ont certains poèmes symbolistes. Je m'attarde à cette lecture. La pièce s'assombrit. J'associe les deux noms de Wagner et Péladan.

Par une disposition curieuse des livres placés devant moi, d'un geste fortuit, j'en ouvre un, sans en regarder le titre ni l'auteur. J'y trouve une autre poésie, désespérante, sans détour, brutale, sans secret et souvent trop précise; je n'en attends rien. J'aurais voulu l'éviter; ce texte m'était odieux.

Je me lève pour m'apaiser et me tiens près d'une fenêtre, attentif à la campagne. Dans le lointain quelques bruits me parviennent que je n'arrive pas à définir. De nouveau je m'assois près de mes livres. Je n'avais assisté à aucune représentation d'un drame de Péladan; je le regrettais. Je suis distrait. La campagne est belle.

Chez Péladan le langage poétique est différent du langage ordinaire, son mystère vient des personnages dans une situation.

Je retrouvais dans les grands drames immobiles de Péladan ce que Fabre d'Olivet a exprimé dans son discours sur l'essence de la poésie, une épopée non rimée mais rythmée : l'eumolpée.

"Ronsard avait mieux senti la difficulté. Habitué comme il l'était à lire les ouvrages grecs et latins dans les originaux, il avait bien vu que ce qui empêchait la langue française de suivre leur mouvement poétique, était surtout la gêne de la rime; il avait même cherché à la délivrer de cet asservissement, en essayant de faire des vers français scandés selon le rythme ancien;

chaque langue à son caractère propre qu'il faut connaître; la nôtre n'a point la prosodie musicale du grec et du latin: ses syllabes ne sont point déterminées, longues ou brèves, par la durée du temps, mais par l'accentuation différente et l'inflexion de la voix".

Je me demandais à quoi tenait la musique chez Péladan et surtout l'effet produit; et c'est le rythme qui transforme une langue ordinaire en prose musicale. Je ne sais pas s'il s'en explique; je ne le pense pas.

Avec sa "Prométhéïde" Péladan s'exerça au rythme selon les anciens. Il recréa les deux panneaux manquants de la trilogie d'Eschyle (la reconstitution historique se tient). Curieusement le Sâr désirait que la pièce fût jouée à la Comédie-Française. Elle ne le fut pas, Jules Claretie la refusa. En revanche, deux oeuvres furent jouées dans les lieux mêmes souhaitables pour Péladan ce, vingt ans après la mort de Richard Wagner.

Ainsi le 1er avril 1903 eut lieu au théâtre antique d'Orange une représentation d'une tragédie en trois actes : Oedipe et le Sphinx: l'année suivante ce fut Sémiramis, cette fois au théâtre antique de Nîmes, une pièce en quatre actes. Deux endroits rêvés pour le Sâr.

Entre les fenêtres l'air circulait plus librement, plus frais maintenant. La disposition des livres sur la table me semblait harmonieuse. Les reliures étaient plaisantes, leurs couleurs retenaient mon regard. Je songeais que c'était de belles choses. Un chagrin bordeaux recouvrait une pièce de Claudel; des brèves, des longues, son théâtre est ainsi défini; le sens peut disparaître et l'on ne retient que le rythme.

Je repris ma lecture de Fabre d'Olivet à la même page (Péladan fils de Wagner; la filiation est différente, inattendue). J'étais amusé.

"Celui de nos écrivains qui a le mieux connu la nature de cette prosodie est certainement l'abbé d'Olivet: il déclare premièrement qu'il ne croit pas possible de faire des vers français mesurés par le rythme; et secondement que, dans le cas même où cela serait possible, il ne voit pas comment ce rythme devrait être conforme à celui des grecs et des latins"(1).

Ce que Péladan tenta et ce que Claudel réalisa. Avec quel excès Fabre d'Olivet définit la poésie française.

Refermant mon livre je pensais à la mi-côte où s'est tenu Joséphin Péladan et son théâtre (de la passivité) que j'opposerais au théâtre volontaire de Claudel (ses bandits chinois font toujours mes délices).

Le wagnérisme de Péladan est très profond. N'étant pas compositeur, le Sâr introduisit la musique par le sens (certains titres de chapitres), donc de l'extérieur; il parle de la musique mais son texte n'est pas cadencé, et pourtant dans ses meilleures pages il me fait le même effet que Wagner (tous deux écrivaient avec des talents inégaux), sans doute (et je le vérifierai) parce que ses adages ont une beauté peu commune. Il aime les mouvements lents et les réussit. Ses récitatifs ne sont que l'expression de passions interiorisées. C'est non pas la phrase ou la page qui est musique mais le roman ou la pièce en entier, dans leur déroulement. Il apporte une clarté peu commune sur nous-même, sans partition il rejoue le drame wagnérien. Il nous touche et ce à l'inverse de Claudel.

Le ciel s'enténébrait. J'allumai les lampes. Il était l'heure de dîner.

Ce soir-là, après la plénitude du jour, j'ouvris les fenêtres de ma chambre; je m'endormis tard dans la nuit, fort paisiblement.

Norbert RULLAUD



(1) Fabre d'Olivet : Discours sur l'essence et la forme de la poésie.

L'auteur reprend à son compte le commentaire de son homonyme l'abbé d'Olivet.

SOUTENANCE DE THESE

Que notre amie, Simone HOFFMANE reçoive nos sincères félicitations pour sa thèse La Carrière du Père Didon brillamment soutenue en Sorbonne le 1er juin 1985 devant un jury constitué parmi les spécialistes les plus autorisés de l'histoire cléricale du siècle passé : les Professeurs, GIRARD, GADILLE, LE VILLAIN, MAYEUR, et MESLIN.

Jusqu'au travail de Simone HOFFMANE, personne n'avait poussé aussi loin l'étude sur ce religieux turbulent, célèbre et contesté. Nous le connaissions bien pour notre part, mais sous un jour plus que défavorable, par la bordée d'injures proférée par le tonitruant Léon Bloy, l'acérbe Joris et son ami le trop méconnu Francis Poictevin. Ils le trouvaient trop libéral, trop modernisant, de ces prêtres "contempteur de mystique".

Grâce à Simone HOFFMANE, le Père Didon sort de l'image mi "petit collet du XVIIIe", mi "boy-scout socio-démocrate", c'est tant mieux, mais il en garde un peu l'empreinte malgré les efforts de l'auteur de la thèse.

Nous souhaitons voir rapidement l'ouvrage en librairie pour corriger les fâcheuses impressions qu'en ont les pratiquants de Bloy et de Huysmans.

HUYSMANS par Philippe AUDOUIN, Edt. Henri Veyrier, 1985

Notre objet n'est pas de signaler la moindre broutille parue autour de J.K. revenu en force à la mode. Philippe Audouin apporte à sa biographie une note personnelle. Il nous conte, entre autres, son premier rendez-vous d'adolescent avec l'oeuvre huysmansien. Nous ne sommes plus de la génération des huysmansiens qui avait pu croiser l'ombre dégingandée de leur héros, à peine avons-nous pu connaître de ceux-là. Nous pouvons, par contre, et tout aussi utilement raconter notre premier regard sur La Cathédrale, Les Soeurs Vatard, Là-Bas ou En Route. Là, réside sans doute les variétés de races dans l'espèce huysmansienne.

BULLETIN DE LA SOCIETE J.K. HUYSMANS n° 77, 1985

- Un ami de J.K. : Robert Caze par B.H. Bakker.
- Le thème astrologique de Huysmans par Paul-Courant, etc

BULLETIN DES "AMIS DE MAURICE ROLLINAT" n° 23, 1984

Intéressant "reprint" de l'article du Rappel, 1882 de "l'hydropathe" Frémine prenant la défense de son émule Rollinat, etc...

Nos amis poètes ne manqueront pas :

Le Colloque international MARIE NOEL
(Sorbonne - salle Liard) à Paris
Le vendredi 8 et le samedi 9 novembre 1985